

FH 13282

DISCOURS PRONONCÉ

PAR

S. E. LE PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE

Don MANUEL AZAÑA

A L'HOTEL DE VILLE DE MADRID

LE 13 NOVEMBRE 1937

DISCOURS PRONONCÉ

PAR

S. E. LE PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE

Don MANUEL AZAÑA

A L'HOTEL DE VILLE DE MADRID

LE 13 NOVEMBRE 1937



R. 141942

M. l'Alcade et vous tous, peuple de Madrid,

En m'adressant à vous tous, peuple de Madrid, c'est à tous les Espagnols que je parle, à ceux qui sont ici, à ceux qui se trouvent dans tout le territoire de l'Espagne, même à ceux qui se trouvent au-delà des mers et des frontières. Parler à ceux de Madrid, au cœur de la cité martyre, c'est parler à toute la nation. Tel est le rôle qui vous est échu dans les rafales de la mort. Ne vous en plaignez pas, fils de Madrid : les yeux fixés sur l'histoire et sur le rôle que joue notre nation dans le monde, ne vous plaignez pas de ce rôle, si terrible soit-il.

La plus grande gloire dans la vie, dans celle d'un homme comme dans celle d'un peuple, est de faire l'effort pour se hausser jusqu'à la grandeur de son destin, surtout quand ce destin est immérité et cruel ; Madrid, et le peuple espagnol dans son ensemble, n'ont ni mérité ni voulu le terrible destin que nous endurons. Vous, Madrilènes, vous avez su accéder à ce rôle avec la simplicité, le naturel et la bonne grâce qu'on pouvait attendre de votre condition d'habitants de la capitale d'un pays de vieille civilisation.

De votre ancienne insouciance, des habitudes d'existence facile qui étaient celles de notre ville, de l'éloignement séculaire où nous nous trouvions tous des grands drames de l'histoire, vous avez trouvé le moyen, avec simpli-

cité et sérénité, de vous placer à la hauteur de la tragédie, sans jactance ni excès verbaux.

Personne ne dira de vous que vous êtes un peuple bavard, théâtral ou fanfaron. C'est ce qui vous importe. Et vous avez en outre, la remplissant d'un contenu nouveau, prouvé l'exactitude d'une ancienne expression qui semblait être tombée en désuétude : la loyauté castillane. Votre président, si vous le permettez, devant votre exemple qui est une leçon, vous salue comme un simple disciple.

Pourquoi Madrid a-t-il pu accomplir ce gigantesque effort ? Pour quelle raison Madrid s'est-il élevé jusqu'à cette grandeur ? Serait-ce pour remplir un strict devoir de loyauté ? Non, pas seulement pour cela, mais dans une volonté inébranlable de liberté.

Je suppose que personne ne croit à ce mensonge stupide qu'il y aurait à Madrid une très nombreuse armée étrangère, empêchant les Madrilènes de se livrer à l'envahisseur ; personne ne pourrait le croire ! A Madrid, il n'y a que ses fils, avec ou sans uniforme, avec ou sans fusil, mais avec leur volonté inébranlable, sans que personne le leur commande, sous la seule inspiration de leur conscience d'hommes libres, de périr plutôt que de se livrer à la tyrannie.

On a dit qu'il y avait une armée étrangère à Madrid pour expliquer de quelque manière le merveilleux spectacle de ce peuple incomparable qui ne veut pas souffrir le despotisme. Vous, vous savez bien que ce n'est pas vrai. Une armée, il y en a une maintenant : il y a un an, cela n'existait pas. Il y a un an, il n'y avait que les Madrilènes résolus à ne pas se laisser sacrifier ; et, comme ils surent et comme ils purent, avec les ongles et avec les dents, ils ont barré le passage vers leur capitale. Mais aujourd'hui,

oui, il y a une armée, une armée espagnole, une armée républicaine, une armée de l'Etat espagnol, une armée de la République espagnole, sortie des rangs du peuple, formée, bien plus que par l'exigence de la loi et les ordres du Gouvernement, par la propre volonté de ceux qui combattent et à laquelle sont venus se joindre la compétence professionnelle et l'expérience technique des admirables officiers qui sont restés fidèles à leur devoir, à la République et à son patriotisme ; avec l'improvisation de ce peuple nouveau qui, sortant des tranchées, de l'atelier ou de la fabrique, a su s'élever et se rendre digne de prendre commandement et part directe dans le combat pour la liberté de l'Espagne. Honneur à ceux qui, de l'une et de l'autre origine, donnent leur sang et leur capacité pour défendre la liberté de l'Espagne.

L'EXEMPLE PRODIGIEUX DE MADRID

Le même phénomène qui s'est produit dans le moral et l'état d'esprit de Madrid où, depuis le début du siège on n'a pas répété une seule parole excessive ni fait un geste inélégant, ce même phénomène merveilleux s'est opéré dans les rangs et dans les cadres des combattants. On a réédifié une morale militaire.

A quoi devons-nous ce prodige ? Je ne sais. Nous pourrions citer des personnes, des efforts déterminés ; mais il y a une chose qui est au-dessus de l'effort et de la capacité personnels, c'est la révolution intérieure qui s'est opérée chez le combattant quand il s'est rendu compte de son énorme responsabilité et de ce qui était en jeu dans la partie. Il s'est formé une nouvelle morale militaire. J'ai eu

de nombreuses occasions et de nombreux motifs de l'admirer, mais je n'en ai guère eu de le publier et de le dire ; et, puisque sont présents ici beaucoup des chefs de l'armée qui défend Madrid et défend ainsi l'Espagne et la République, je me plais à le dire, à les saluer et à les exalter.

Je n'ai jamais été soldat, mais je sais ce qu'est la morale d'un soldat, je n'ai jamais combattu mais je sais l'effort moral qu'il faut pour combattre et surtout pour commander au combattant.

Et je sais — oui, je le sais — qu'un des types humains les plus hauts qui puissent se manifester dans les temps modernes, c'est celui chez qui la discipline du combat et la discipline militaire se rencontrent dans une âme noble, car alors l'être de noblesse, concentré en soi-même par le devoir et la discipline et étant à chaque minute juge de son existence, donne le rendement maximum qu'on puisse attendre du cœur humain.

Vous, soldats de l'Espagne, qui défendez à Madrid la liberté de notre patrie, l'indépendance et l'honneur de l'Espagne, recevez mon applaudissement, mon admiration et le témoignage de ma reconnaissance au nom de tout le pays.

Arriver à Madrid lorsque sont déjà lointains les jours lugubres de novembre 1936 produit sur le voyageur l'effet d'une bouffée d'air pur. Et vous, gens de Madrid, vous ne pouvez vous imaginer le ferment d'énergie, la leçon de morale et de courage enclose dans votre simple conduite. Et ici où vous vivez en pleine guerre, alors que la ville et le front s'entrecroisent, alors que la ligne de feu passe par vos faubourgs ; lorsque, pour que tout soit typique à Madrid, on peut aller à la ligne de feu en tramway, chose qui ne s'est passée nulle part, c'est ici que s'affermir, s'il

s'était jamais affaibli, le sens de l'intégrité morale de notre peuple. Et quand je dis notre peuple je parle de Madrid parce que vous êtes un peu le cœur de l'Espagne.

Ce phénomène tient beaucoup du prodige ; peut-être ai-je plus de motifs que beaucoup d'autres de le savoir. Il tient beaucoup du prodige parce que, une fois la tourmente passée et la paix rétablie, chacun pouvant se remémorer ses observations et ses expériences, un jour viendra où nous pourrons dire : « Tout cela, l'ai-je rêvé ou bien cela fut-il une terrible réalité ? » Mais oui, mes amis, cela a été une terrible réalité : il y a eu en Espagne un jour, un mois, je ne sais combien de temps, où l'envahisseur s'était jeté sur nous, où nous n'avions pas d'armes, où nous n'avions pas de troupes, où nous n'avions pas d'Etat, où nous n'avions pas de moyen de gouverner, où, comme nous combattions d'une main et forgions nos armes de l'autre, il s'est trouvé des têtes capables de reconstruire cet Etat de la base jusqu'au sommet.

RECONSTRUCTION INTEGRALE DE L'ETAT ESPAGNOL

Et l'une de ces opérations de reconstruction de l'Etat a été celle à laquelle je faisais allusion tantôt : la recreation de l'armée, qui était la tâche la plus urgente.

Mais il est juste de dire que ce n'est pas seulement l'armée qui s'est créée ; on a refait tout entier le système gouvernemental de l'Espagne. Aujourd'hui, il y a une Espagne qui fonctionne normalement. Nul n'est plus que moi sensible au désordre, à l'indiscipline, à l'activité feinte, à l'inaccomplissement des obligations ; personne n'est plus sensible à ces défauts, personne ne s'en irrite plus facilement.

J'ai vu grandir, comme une pyramide gigantesque, la structure du nouvel Etat et la restauration de l'autorité du Gouvernement et la transformation de la discipline sociale; et j'ai vu l'Espagnol à l'esprit un peu enfantin, extrêmement généreux et optimiste, passer de la confiance joyeuse, désarmée et irréfléchie des premiers jours à la conscience de la gravité de sa situation, de l'importance de la partie qu'il a engagée, et recouvrer pourtant sa confiance dans des vérités connues depuis des siècles et auxquelles on n'a jamais impunément porté atteinte.

Il y a de nouveau une République, une République avec ses trois couleurs et rien de plus ; et, aussi longtemps qu'un démocrate et un républicain la présidera, il n'y aura pas autre chose dans la République.

Il y a une armée qui, étant ce qu'elle est, n'est que la promesse de ce qu'elle sera demain. Une armée forte, défenseur de l'Etat actuel ; demain, défenseur et soutien du prestige de l'Espagne devant le monde ; parce qu'on devra se résigner à reconnaître que l'Espagne n'est pas un peuple de fous et de misérables. Et il y a un Gouvernement qui, fécond et persévérant dans l'œuvre de reconstruction de l'Etat, commencée peu de jours après son renversement par la rébellion, sait aujourd'hui se faire écouter et obéir dans toutes les régions du territoire soumis à son autorité, condition indispensable non seulement pour vivre comme on vit en pays civilisé mais pour gagner la guerre.

Il a fallu faire une armée, parce qu'il n'y a pas trois manières ou deux de faire la guerre : devant une armée assaillante il n'y a rien d'autre à faire que d'opposer une autre armée, s'il est possible, supérieure à l'agresseur.

Quand on s'occupe d'organiser une armée il n'y a pas trois manières ni deux de le faire, il n'y en a qu'une : celle

qu'offre par elle-même la technique militaire, dans son état actuel.

Lorsque l'on vit en état normal, il n'y a pas deux manières d'organiser le gouvernement, si ce n'est de le soutenir dans son autorité, soumise aux responsabilités légales et constitutionnelles qui l'assiègent de toute part, et au jugement impartial de l'opinion publique. Mais aussi longtemps que le Gouvernement est le Gouvernement, il n'y a rien d'autre à faire, surtout en état de guerre, qu'à suivre aveuglément ses ordres et ses dispositions, étant bien entendu — si le cas devait se présenter — que le Gouvernement aurait à répondre de sa conduite à qui de droit, et surtout devant l'opinion du pays.

Ces découvertes qui paraissent si simples nous ont coûté du temps pour les faire. L'Etat s'écroula le 17 juillet, l'armée disparut ; les armes, ou bien il ne les avait pas ou bien elles étaient là où elles ne devaient pas être ; l'autorité gouvernementale était de tous côtés entravée, combattue, dédaignée. Le sacrifice de ces républicains qui, aux jours les plus terribles de la rébellion ont pris sur eux le Gouvernement de l'Etat et l'engagement de le reconstruire est un sacrifice pour lequel aucun Espagnol ne pourra jamais éprouver assez de reconnaissance, pas même moi qui le connais pour l'avoir vécu.

Mais aujourd'hui tout est réédifié ; nous avons un Etat organisé, une armée disciplinée, toujours plus instruite, toujours plus capable de se battre ; l'autorité gouvernementale est rétablie, sans qu'aucune classe soit lésée dans tout le territoire soumis à sa juridiction.

Et je vous dis, moi, que c'est là le chemin qu'il faut suivre et toute autre voie en ce moment est pernicieuse, est nuisible, est contraire à la République, est contraire à la

Paix. Je dis : contraire à la paix parce que le but de notre guerre est de rétablir la paix républicaine et la République.

Si nous n'étions pas en état de guerre, les analystes, les politiciens, les théoriciens pourraient examiner ses origines, proposer n'importe quel genre de discussion sur sa genèse et ses causes, etc... ; mais une fois que la guerre est déclarée, il n'y a plus qu'un problème strictement militaire, qui naît de la situation des armées combattantes. Il n'y a pas d'autre problème que celui-là ; et lorsque la guerre est là, tout doit se subordonner à ce problème. Introduire dans les buts de l'Etat ou dans les buts de la guerre des buts secondaires, — c'est-à-dire qui ne soient pas : battre l'ennemi — c'est collaborer avec l'ennemi encore qu'on ne le veuille pas, encore qu'on ne le dise pas, encore qu'on ne le prétende pas ; ces fins sont en elles-mêmes légitimes, respectables et on pourrait, de retour à la vie publique, y adhérer.

Mais aussi longtemps que le problème militaire n'est pas résolu, toutes ces fins secondaires doivent rester à l'écart. Quand les armes parlent, tout le monde se tait et tant qu'on ne gagne pas la bataille tout le monde combat ou travaille pour la bataille, et comme il ne s'agit pas de demander au dieu en lequel on croit que le sort des armes soit propice, il n'y a pas autre chose à faire.

POURQUOI LUTTONS-NOUS ?

Je me suis demandé à plusieurs reprises si l'on connaissant bien les buts que poursuit la République en se défendant avec l'acharnement et la résolution qu'elle y met contre l'agression intérieure et étrangère. Si, un jour, descendait sur notre planète un être intelligent venant de

Sirius — je veux supposer qu'il viendra d'une autre planète, car pour ce qui est de la nôtre le nombre des hommes intelligents y a diminué de façon alarmante et il n'est pas sûr qu'on en rencontre facilement lorsqu'il s'agit d'examiner le problème espagnol — et que cet être intelligent, voyant les destructions causées dans notre pays et l'acharnement dans la bataille, nous demandât : « Pourquoi vous battez-vous ? » — je voudrais savoir combien de réponses aussi bonnes on a pu donner au cours de l'histoire au sujet d'une guerre. Nous nous battons pour notre propre défense, non seulement pour la défense de la vie du peuple, mais pour celle de ces valeurs qui sont la suprême raison de vivre : pour la défense de la liberté de l'Espagne et de celle de tous les Espagnols, y compris ceux qui ne veulent pas de la liberté.

Je dois le dire cent fois : pour la défense de la liberté de l'Espagne personnifiée dans la République qui est le régime juridique de la liberté, lequel comprend les ennemis de la liberté eux-mêmes, que cela leur plaise ou non. La plupart de ceux qui sont les ennemis de la liberté le sont de la liberté d'autrui. Je le proclame une fois, cent fois, parce que pour moi la guerre ni la rébellion n'ont fait croître aucun des principes moraux qui ont composé ma figure d'homme public, ni ceux qui ont servi de base à ma vie personnelle dans l'ordre politique. Non, rien n'a été détruit ; je n'ai passé à aucun ennemi. Ce qui me paraissait injuste en juillet 1936 continue à me paraître injuste aujourd'hui et ce qui me semblait devoir être fait, nécessaire et urgent pour la rénovation de l'Espagne continue à m'apparaître tel. Je n'attends pas, moi, que surgisse une rébellion, une révolution ou une insurrection pour modifier tous mes sentiments personnels et politiques. Je continue toujours à

être l'homme de 1931 ; c'est dans cet esprit que je suis président de la République, et je crois que tous les Espagnols qui aiment la liberté et l'indépendance de leur patrie, à quelque parti qu'ils appartiennent — car cela est une autre question — doivent accepter ces principes fondamentaux. Bien plus, ils les acceptent, et c'est pour cela qu'ils ont le fusil en main.

Nous donnons cette simple réponse : « Nous nous battons pour notre propre défense ; nous défendons la vie de notre peuple et ses valeurs morales les plus hautes, toutes les valeurs morales de l'Espagne, absolument toutes : passées, présentes et toutes celles que vous êtes capables de créer.

NOUS AVONS DE NOTRE COTE TOUT CE QU'IL Y A DE GRAND ET DE NOBLE DANS L'HISTOIRE DE L'ESPAGNE

Nous qui avons renouvelé la politique espagnole, nous qui avons instauré la République, artisans de la République, pour la convertir en un instrument de civilisation et de progrès dans notre pays, nous n'avons rien renié de ce qui est grand dans l'histoire de l'Espagne, absolument rien.

J'ai un tel respect, un tel culte pour le génie de mon pays, que, une fois réglés les différends politiques, les discordes aplanies, et brûlé le maquis des guerres civiles, à nous qui avons le jugement assez clair et le cœur assez haut pour penser en patriotes, il sera permis d'aimer et d'admirer ce qu'à l'heure actuelle nous ne pourrions admettre, mais détesterions et combattrions. Aussi n'avons-nous renié aucune valeur espagnole, rien de ce qui est noble,

grand et porte le sceau du génie propre de notre pays. Qui pourrait donner en présence d'une guerre une réponse plus claire, plus saine, plus admissible pour une conscience rigide que celle que nous donnons ? Il faut cette réponse, il faut cette conviction morale parce que à aucun de nous qui acceptons le devoir comme il est, dans toute sa rigidité, toute sa grandeur, tous ses ravages ; à aucun de nous, ni à ces soldats qui se trouvent ici avec moi, la guerre ne paraît une fête joyeuse, un passe-temps, un plaisir d'adultes vigoureux. Non, notre conscience est claire : nous savons que la guerre est une effroyable calamité et la guerre civile, une monstruosité, parce que dans la guerre avec un pays étranger le vainqueur se forge parfois l'illusion qu'il fera retomber les ruines et les dépenses matérielles de la guerre sur le vaincu ; mais dans une guerre civile vainqueurs et vaincus ont, le lendemain, à porter sur leurs épaules et sur celles des générations futures le poids de cette catastrophe. Il convient d'avoir la force de savourer l'amertume de ce problème et de le dire avec vigueur et clarté.

Oui, la guerre civile est une monstruosité. Nous affrontons la guerre civile parce que c'est notre devoir, parce que nous nous défendons, parce que nous défendons la liberté de l'Espagne ; non pas parce que nous aimons la guerre ni parce que nous allons fonder sur la guerre une gloire militaire : nous fondons une gloire d'indépendance et de liberté nationales.

On a coutume d'invoquer dans ces cas le nom de la Patrie. Lorsque le canon tonne, il en est peu qui se privent, dans quelque camp qu'ils se trouvent, d'invoquer le nom de leur patrie et parfois jusqu'au nom de Dieu. Il est très fréquent de s'assurer préalablement qu'un Dieu protège une armée contre l'autre et que l'on compte sur la protection

divine pour gagner la bataille. Mais il est plus fréquent encore d'invoquer le nom de la Patrie. Je proteste. Aucune guerre ne peut s'allumer volontairement au nom de la patrie sinon pour défendre l'indépendance nationale. L'unique valeur sacrée d'une Patrie qui justifie une guerre c'est la défense contre un envahisseur étranger ; mais invoquer le nom de la Patrie pour susciter une guerre civile est illégitime, si l'on ne croit pas que la Patrie est une espèce de divinité lointaine, sanguinaire, devant laquelle, périodiquement, il faut sacrifier pour la contenter quelques centaines de milliers de ses fils. Nous, nous croyons que la Patrie n'est pas cela ; notre Patrie n'est pas distincte des Espagnols. C'est nous qui sommes moralement notre patrie, comme l'est notre territoire, comme le sont nos villes, comme le seront les générations qui viendront demain, comme nous sommes les héritiers des générations passées. Mais je ne crois pas, et personne ne peut admettre qu'il existe une entité indéfinissable, inconnaisable, éloignée, distincte dans ses intérêts et ses aspirations et ses exigences de nos exigences, de nos aspirations, de nos intérêts à nous, compatriotes, et devant laquelle par le caprice ou l'ambition d'une politique, par l'exigence d'un parti, il faille au nom de cette patrie sanguinaire immoler la vie de milliers de ses fils. A moi, cela me paraît une monstruosité dont est issue la monstruosité énorme de la guerre civile que nous endurons.

CE QU'IL Y A DE MIEUX DANS L'ESPRIT DE MADRID : LA CONFIANCE DANS LE LENDEMAIN.

L'exemple de Madrid ne prend pas fin aujourd'hui ; il ne s'achève pas par le recul des nouveaux assauts de l'envahisseur, ni par ce que ce peuple admirable continue à endurer avec naturel et bonne grâce les privations d'un siège, ni par le fait que ces soldats mettent leur courage et leur expérience au service de la cause. Non, il ne prend pas fin ici et ne prendra pas fin le jour de la paix. Après la guerre, l'exemple de Madrid servira d'exemple à toute l'Espagne. Madrid, en apparence si frivole, a donné un exemple de noblesse morale dont notre peuple avait besoin : noblesse et grandeur morales qui ne se déploient pas en égorgeant le prochain, mais en supportant avec fermeté les massacres dont sa propre population est la victime, et l'ennemi chassé, elle pourra dire demain à toute l'Espagne : « Nous avons été ta capitale et nous avons été dignes de ce nom ; ici vous reste l'exemple de ce que peuvent faire un million de citoyens se conduisant comme de bons Espagnols qui doivent défendre leurs libertés. » Et l'exemple de Madrid sera pour demain, comme l'est aujourd'hui son courage, un enseignement politique dans le sens élevé et grave de ce mot.

Quand les entrailles aujourd'hui déchirées se calmeront et que les passions cèderont et que jugement et intelligence recouvreront leur primauté ; lorsque l'on tirera de cette lutte les leçons que j'ai le droit d'en attendre pour notre pays, et de ces leçons, les meilleurs fruits, alors toute l'Espagne tournera les yeux vers Madrid, parce que là on a souffert avec dignité, on a combattu sans forfanterie, on a enfermé la politique là où la politique doit se trouver en

37708

21 E

temps de guerre ; on a pensé à l'Espagne ; aucune fin égoïste, général Miaja, n'est venue prendre place dans votre défense de Madrid, et du nom de Madrid jaillira le torrent espagnol qui fécondera la terre de notre politique dans l'avenir ; et tous viendront y apprendre, étrangers et concitoyens, comment se conduit un grand peuple en présence d'une tragédie qu'il n'a pas voulue, mais qu'il sait affronter avec fermeté.

Madrid sera nôtre. Moi qui toujours me suis considéré comme Madrilène — du moins c'est ici que j'ai été élevé — j'emporte aujourd'hui de Madrid ce que durant un demi-siècle on m'a donné de meilleur. Je dois beaucoup de choses à Madrid, mais aujourd'hui Madrid m'a donné le meilleur de son esprit : « la confiance dans le lendemain ».



Imp. « Coopérative Etoile » 18 et 20, Faub. du Temple, Paris (XI^e).

Ayuntamiento de Madrid

ID. 1200071208

Ayuntamiento de Madrid

Ayuntamiento de Madrid

F14 13282

BIBLIOTECA HISTORICA MUNICIPAL



1200071208